N° 136

HB99.87

Library
of the
University of Toronto

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/ledocteurpansoph00volt

LE DOCTEUR *PANSOPHE*, OU LETTRES DE MONSIEUR *DE VOLTAIRE*.

A LONDRES.

1767.

LETTRE

DE MONSIEUR

DE VOLTAIRE

A MONSIEUR

HUME.

J'Ai lû, Monſieur, les pièces du procès que vous avez eu à ſoutenir par-devant le Public contre votre ancien protegé. J'avoue que la grande ame de Jean-Jacques a mis au jour la noirceur avec laquelle vous l'avez comblé de bienfaits: & c'eſt en vain qu'on a dit que c'eſt le procès de l'ingratitude contre la bienfaiſance,

Je me trouve impliqué dans cette affaire. Le Sr. Rouſſeau m'accuſe de lui avoir écrit en Angleterre (1) une Lettre dans laquelle je me moque de lui. Il a accuſé M. d'Alembert du même crime.

Quand nous ſerions coupables au fond de notre cœur, M. d'Alembert & moi, de cette énormité, je vous jure que je ne le ſuis point de lui avoir écrit. Il y a ſept ans que je n'ai eu cet honneur. Je ne connais point la Lettre dont il parle, & je vous jure que ſi j'avais fait quelque mauvaiſe plaiſanterie ſur M. Jean Jacques Rouſſeau, je ne la deſavouerais pas.

Il m'a fait l'honneur de me

(1) On trouvera à la ſuite de ce morceau cette Lettre que M. Rouſſeau attribue à M. de Voltaire, & qui a été en effet imprimée à Londres ſous le nom de ce grand Ecrivain.

mettre au nombre de ſes ennemis & de ſes perſecuteurs. Intimement perſuadé qu'on doit lui élever une ſtatue, comme il le dit dans la Lettre polie & decente de *Jean Jacques Rouſſeau Citoyen de Genève, à Chriſtophe de Beaumont Archevêque de Paris*; il penſe que la moitié de l'Univers eſt occupée à dreſſer cette ſtatue ſur ſon piedeſtal, & l'autre moitié à la renverſer.

Non-ſeulement il m'a cru iconoclaſte; mais il s'eſt imaginé que j'avais conſpiré contre lui avec le Conſeil de Genève pour faire decreter ſa propre perſonne de priſe de corps, & enſuite avec le Conſeil de Berne pour le faire chaſſer de la Suiſſe.

Il a perſuadé ces belles choſes aux protecteurs qu'il avoit alors à Paris, & il m'a fait paſſer dans leur eſprit pour un homme

qui perſecutait en lui la ſageſſe & la modeſtie. Voici, Monſieur, comment je l'ai perſecuté.

Quand je ſus qu'il avait beaucoup d'ennemis à Paris, qu'il aimait comme moi la retraite, & que je preſumai qu'il pouvait rendre quelques ſervices à la philoſophie, je lui fis propoſer par M. Marc Chapuis Citoyen de Genève, dès l'an 1759, une maiſon de campagne appellée l'*Hermitage* que je venais d'acheter.

Il fut ſi touché de mes offres, qu'il m'écrivit ces propres mots :

Monſieur,

„ Je ne vous aime point ; vous „ corrompez ma Republique en „ donnant des Spectacles dans „ votre Château de Tournay, &c.

Cette Lettre, de la part d'un homme qui venait de donner à Paris un grave Opéra & une

Comedie, n'était cependant pas datée des petites maisons. Je n'y fis point de reponse, comme vous le croyez bien, & je priai M. Tronchin le Medecin de vouloir bien lui envoyer une ordonnance pour cette maladie. M. Tronchin me repondit, que puis qu'il ne pouvait pas me guerir de la manie de faire encore des pieces de théâtre à mon âge, il desesperait de guerir Jean Jacques. Nous restâmes l'un & l'autre fort malades, chacun de notre côté.

En 1762 le Conseil de Genève entreprit sa cure, & donna une espèce d'ordre de s'assurer de lui pour le mettre dans les remèdes. Jean Jacques decreté à Paris & à Genève, convaincu qu'un corps ne peut être en deux lieux à la fois, s'enfuit dans un troisième. Il conclut avec sa pru-

dence ordinaire que j'étais ſon ennemi mortel, puiſque je n'avais pas repondu à ſa Lettre obligeante. Il ſuppoſa qu'une partie du Conſeil Genevois était venu dîner chez moi pour conjurer ſa perte, & que la minute de ſon Arrêt avait été écrite ſur ma table à la fin du repas. Il perſuada une choſe ſi vraiſemblable à quelques-uns de ſes concitoyens. Cette accuſation devint ſi ſerieuſe, que je fus obligé enfin d'écrire au Conſeil de Genève une Lette très-forte, dans laquelle je lui dis que s'il y avait un ſeul homme dans ce Corps qui m'eût jamais parlé du moindre deſſein contre le Sr. Rouſſeau, je conſentais qu'on le regardât comme un ſcelerat & moi auſſi; & que je deteſtais trop les perſecuteurs pour l'être.

Le Conſeil me repondit par

un Secretaire d'Etat, que je n'avais jamais eu, ni dû avoir, ni pû avoir la moindre part, ni directement ni indirectement à la condamnation du Sr. Jean Jacques.

Les deux Lettres ſont dans les Archives du Conſeil de Genève.

Cependant, M. Rouſſeau retiré dans les delicieuſes Vallées de Moutier-Travers, ou Môtier-Travers, au Comté de Neufchatel, n'ayant pas eu depuis un grand nombre d'années le plaiſir de communier ſous les deux eſpèces, demanda inſtamment au Predicant de Moutier-Travers, homme d'un eſprit fin & delicat, la conſolation d'être admis à ſa ſainte Table ; il lui dit que ſon intention était, 1°. *de combattre l'Egliſe Romaine* ; 2°. *de s'élever contre l'ouvrage infernal de l'Eſprit, qui établit évidemment le*

matérialiſme ; 3°. de foudroyer les nouveaux Philoſophes vains & préſomptueux. Il écrivit & ſigna cette declaration ; & elle eſt encore entre les mains de M. de Montmolin Predicant de Moutier-Travers & de Bovereſſe.

Dès qu'il eut communié, il ſe ſentit le cœur dilaté ; il *s'attendrit juſqu'aux larmes.* Il le dit au moins dans ſa Lettre du 8 Août 1765.

Il ſe brouilla bientôt avec le Predicant & les prêchés de Moutier-Travers & de Bovereſſe. Les petits garçons & les petites filles lui jettèrent des pierres ; il s'enfuit ſur les terres de Berne ; & ne voulant plus être lapidé, il ſupplia Meſſieurs de Berne, *de vouloir bien avoir la bonté de le faire enfermer le reſte de ſes jours dans quelqu'un de leurs Châteaux, ou tel autre*

lieu de leur Etat qu'il leur ſembleroit bon de choiſir. Sa Lettre eſt du 20 Octobre 1765.

Depuis Madame la Comteſſe de Pinbèche, à qui l'on conſeillait de ſe faire lier, je ne crois pas qu'il ſoit venu dans l'eſprit de perſonne de faire une pareille requête. Meſſieurs de Berne aimèrent mieux le chaſſer que de ſe charger de ſon logement.

Le judicieux Jean Jacques ne manqua pas de conclure que c'était moi qui le privais de la douce conſolation d'être dans une priſon perpetuelle, & que même j'avais tant de credit chez les prêtres, que je le faiſais excommunier par les Chretiens de Moutier-Travers & de Bovereſſe.

Ne penſez pas que je plaiſante, Monſieur; il écrit dans une Lettre du 24 Juin 1765 *Etre ex-*

communié de la façon de M. de V. m'amusera fort aussi. Et dans sa Lettre du 23 Mars, il dit : *M. de V. doit avoir écrit à Paris qu'il se fait fort de faire chasser Rousseau de sa nouvelle patrie.*

Le bon de l'affaire est qu'il a reussi à faire croire pendant quelque tems cette folie à quelques personnes, & la verité est que, si au lieu de la prison qu'il demandait à Messieurs de Berne, il avait voulu se refugier dans la maison de campagne que je lui avais offerte, je lui aurais donné alors cet asyle, où j'aurais eu soin qu'il eût de bons bouillons avec des potions rafraîchissantes ; bien persuadé qu'un homme, dans son état, merite beaucoup plus de compassion que de colere.

Il est vrai qu'à la sagesse toujours consequente de sa conduite & de ses écrits,

il a joint des traits qui ne ſont pas d'une bonne ame. J'ignore ſi vous ſavez qu'il a écrit des *Lettres de la Montagne*. Il ſe rend dans la cinquième Lettre formellement delateur contre moi ; cela n'eſt pas bien. Un homme qui a communié ſous les deux eſpèces, un Sage à qui on doit élever des ſtatues, ſemble degrader un peu ſon caractère par une telle manœuvre ; il haſarde ſon ſalut & ſa reputation.

Auſſi la première choſe qu'ont faite Meſſieurs les Mediateurs de France, de Zurich & de Berne, a été de declarer ſolemnellement les *Lettres de la Montagne* un Libelle calomnieux. Il n'y a plus moyen que j'offre une maiſon à Jean Jacques, depuis qu'il a été affiché calomniateur au coin des rues.

Mais en faiſant le metier de

delateur & d'homme un peu brouillé avec la verité, il faut avouer qu'il a toujours conservé son caractère de modestie.

Il me fit l'honneur de m'écrire, avant que la Mediation arrivât à Genève, ces propres mots :

MONSIEUR,

„ Si vous avez dit que je n'ai „ pas été Secretaire d'Ambassade „ à Venise, vous avez menti ; & „ si je n'ai pas été Secretaire „ d'Ambassade, & si je n'en ai pas „ eu les honneurs, c'est moi qui „ ai menti „.

J'ignorais que M. Jean Jacques eût été Secretaire d'Ambassade ; je n'en avais jamais dit un seul mot, parce que je n'en avais jamais entendu parler.

Je montrai cette agreable Lettre à un homme veridique, fort

fort au fait des affaires étrangères, curieux & exact. Ces gens-là ſont dangereux pour ceux qui citent au haſard. Il deterra les lettres originales écrites de la main de Jean Jacques, du 9 & du 13 Août 1743 à M. du Theil, premier Commis des affaires étrangères, alors ſon protecteur. On y voit ces propres paroles :

„ J'ai été deux ans le domeſtique de M. le Comte de Montaigu (Ambaſſadeur à Veniſe)... J'ai mangé ſon pain... Il m'a chaſſé honteuſement de ſa maiſon... Il m'a menacé de me faire jetter par la fenêtre... & de pis, ſi je reſtais plus longtems dans Veniſe... &c. &c„.

Voilà un Secretaire d'Ambaſſade aſſez peu reſpecté, & la fierté d'une grande ame peu menagée. Je lui conſeille de faire graver au bas de ſa ſtatue les pa-

roles de l'Ambaſſadeur au Secretaire d'Ambaſſade.

Vous voyez, Monſieur, que ce pauvre homme n'a jamais pu ni ſe maintenir ſous aucun Maître, ni ſe conſerver aucun ami, attendu qu'il eſt contre la dignité de ſon être d'avoir un Maître, & que l'amitié eſt une foibleſſe dont un Sage doit repouſſer les atteintes.

Vous dites qu'il fait l'Hiſtoire de ſa vie. Elle a été trop utile au monde, & remplie de trop grands évenemens, pour qu'il ne rende pas à la poſterité le ſervice de la publier. Son goût pour la verité ne lui permettra pas de deguiſer la moindre de ſes anecdotes, pour ſervir à l'education des Princes qui voudront être Menuiſiers comme Emile.

A dire vrai, Monſieur, toutes ces petites miſeres ne meri-

tent pas qu'on s'en occupe deux minutes ; tout cela tombe bientôt dans un éternel oubli. On ne s'en ſoucie pas plus que des baiſers âcres de la nouvelle Heloïſe, & de ſon faux germe, & de ſon doux ami, & des Lettres de Vernet à un Lord qu'il n'a jamais vu. Les folies de Jean Jacques & ſon ridicule orgueil ne feront nul tort à la veritable Philoſophie ; & les hommes reſpectables qui la cultivent en France, en Angleterre & en Allemagne, n'en feront pas moins eſtimés.

Il y a des ſottiſes & des querelles dans toutes les conditions de la vie. Cela s'oublie au bout de quinze jours. Tout paſſe rapidement comme les figures groteſques de la Lanterne Magique.

L'Archevêque de Novogorod à la tête d'un Synode, a condamné l'Evêque de Roſtou à

être degradé & enfermé le reſte de ſa vie dans un Couvent, pour avoir ſoutenu qu'il y a deux Puiſſances, la Sacerdotale & la Royale. L'Imperatrice a fait grace du Couvent à l'Evêque de Roſtou. A peine cet évenement a-t-il été connu en Allemagne & dans le reſte de l'Europe.

Les details des guerres les plus ſanglantes periſſent avec les ſoldats qui en ont été les victimes. Les critiques mêmes des Pieces de Théâtre nouvelles, & ſur-tout leurs éloges, ſont enſevelis le lendemain dans le néant avec elles, & avec les feuilles periodiques qui en parlent. Il n'y a que les dragées du ſieur Keyſer qui ſe ſoient un peu ſoutenues.

Dans ce torrent immenſe qui nous emporte, & qui nous en-

gloutit tous, qu'y a-t-il à faire ? Tenons-nous-en au conseil que M. Horace walpole donne à Jean Jacques, d'être sage & heureux. Vous êtes l'un, Monsieur, & vous meritez d'être l'autre, &c. &c.

A Fernay, ce 24 Octobre 1766.

LETTRE
DE
M. DE VOLTAIRE

Au Docteur Jean Jacques Panſophe.

QUOIQUE vous en diſiez, Docteur Panſophe, je ne ſuis certainement pas la cauſe de vos malheurs; j'en ſuis affligé, & vos Livres ne meritent pas de faire tant de ſcandale & tant de bruit: mais cependant ne devenez pas Calomniateur; ce ſeroit-là le plus grand mal. J'ai lu dans le dernier Ouvrage que vous avez mis en lumière, une belle proſopopée, où vous faites entendre, en plaiſantant mal-à-propos, que je ne crois pas en Dieu. Le reproche eſt auſſi étonnant que votre genie.

Le Jeſuite Garaſſe, le Jeſuite Hardouin & d'autres Menteurs publics trouvaient par-tout des Athées; mais le Jeſuite Garaſſe, le Jeſuite Hardouin, ne ſont pas bons à imiter. Docteur Panſophe, je ne ſuis Athée ni dans mon cœur, ni dans mes livres; les honnêtes gens qui nous connaiſſent l'un & l'autre, diſent en voyant votre article : *Hélas! le Docteur Panſophe eſt méchant comme les autres hommes; c'eſt bien dommage.*

Judicieux admirateur de la betiſe & de la brutalité des Sauvages, vous avez crié contre les Sciences, & cultivé les Sciences. Vous avez traité les Auteurs & les Philoſophes de Charlatans; & pour prouver d'exemple, vous avez été Auteur. Vous avez écrit contre la Comedie, avec la devotion d'un Capucin,

& vous avez fait de mechantes Comedies. Vous avez regardé comme une choſe abominable qu'un Satrape ou un Duc eût du ſuperflu, & vous avez copié de la Muſique, pour des Satrapes ou des Ducs qui vous payaient avec ce ſuperflu. Vous avez barbouillé un Roman ennuyeux, où un Pedagogue ſuborne honnêtement ſa pupille en lui enſeignant la vertu; & la fille modeſte couche honnêtement avec le Pedagogue; & elle ſouhaite de tout ſon cœur qu'il lui faſſe un enfant; & elle parle toujours de ſageſſe avec ſon *doux Ami*; & elle devient femme, mere & la plus tendre amie d'un époux qu'elle n'aime pourtant pas; & elle vit & meurt en raiſonnant, mais ſans vouloir prier Dieu. Docteur Panſophe, vous vous êtes fait

le Precepteur d'un certain Emile, que vous formez insensiblement par des moyens impraticables ; & pour faire un bon Chretien, vous detruisez la Religion Chretienne. Vous professez par-tout un sincère attachement à la revelation, en prêchant le Deisme, ce qui n'empêche pas que chez vous les Deistes & les Philosophes consequens ne soient des Athées. J'admire, comme je le dois, tant de candeur & de justesse d'esprit ; mais permettez-moi de grace de croire en Dieu. Vous pouvez être un sophiste, un mauvais raisonneur, & par consequent un Ecrivain pour le moins inutile, sans que je sois un Athée. L'Etre Souverain nous jugera tous deux ; attendons humblement son Arrêt. Il me semble que j'ai fait de mon

mieux pour ſoutenir la cauſe de Dieu & de la Vertu, mais avec moins de bile & d'emportement que vous. Ne craignez-vous pas que vos inutiles calomnies contre les Philoſophes & contre moi, ne vous rendent deſagréable aux yeux de l'Etre Suprême, comme vous l'êtes deja aux yeux des hommes ?

Vos *Lettres de la Montagne* ſont pleines de fiel ; cela n'eſt pas bien, Jean Jacques. Si votre Patrie vous a proſcrit injuſtement, il ne faut pas la maudire ni la troubler. Vous avez certes raiſon de dire que vous n'êtes point Philoſophe. Le ſage Philoſophe Socrate but la cigue en ſilence : il ne fit pas de libelles contre l'Areopage, ni même contre le Prêtre Anitus, ſon ennemi declaré ; ſa bouche vertueuſe ne ſe ſouilla pas par des

imprecations : il mourut avec toute ſa gloire & ſa patience ; mais vous n'êtes pas un Socrate ni un Philoſophe.

Docteur Panſophe, permettez qu'on vous donne ici trois leçons, que la Philoſophie vous auroit appriſes : une leçon de bonne foi, une leçon de bon ſens, & une leçon de modeſtie.

Pourquoi dites-vous que le bon homme ſi mal nommé *Grégoire le Grand*, quoiqu'il ſoit un ſaint, était un *Pape illuſtre*, parce qu'il étoit bête & intrigant ? J'ai vu conſtamment dans l'Hiſtoire, que la betiſe & l'ignorance n'ont jamais fait de bien, mais au contraire toujours beaucoup de mal. Gregoire même benit & loua les crimes de Phocas, qui avait aſſaſſiné & detrôné ſon Maître, l'infortuné Maurice. Il benit & loua les cri-

mes de Brunehaut, qui eſt la honte de l'Hiſtoire de France. Si les Arts & les Sciences n'ont pas abſolument rendu les hommes meilleurs, du moins ils ſont mechans avec plus de diſcrétion ; & quand ils font le mal, ils cherchent des pretextes, ils temporiſent, ils ſe contiennent ; on peut les prevenir, & les grands crimes ſont rares. Il y a dix ſiecles que vous auriez été non-ſeulement excommunié avec les chenilles, les ſauterelles & les ſorciers, mais brûlé ou pendu, ainſi que quantité d'honnêtes gens qui cultivent aujourd'hui les Lettres en paix, & avouez que le tems preſent vaut mieux. C'eſt à la Philoſophie que vous devez votre ſalut, & vous l'aſſaſſinez : mettez-vous à genoux, ingrat ; & pleurez ſur votre folie. Nous ne ſommes

plus

plus eſclaves de ces tyrans ſpirituels & temporels qui deſolaient toute l'Europe ; la vie eſt plus douce, les mœurs plus humaines, & les Etats plus tranquilles.

Vous parlez, Docteur Panſophe, de la vertu des ſauvages : il me ſemble pourtant qu'ils ſont *magis extrà vitia quàm cum virtutibus*. Leur vertu eſt négative ; elle conſiſte à n'avoir ni bons Cuiſiniers, ni bons Muſiciens, ni beaux meubles, ni luxe, &c. La vertu, voyez-vous, ſuppoſe des lumières, des réflexions, de la philoſophie, quoique, ſelon vous, *tout homme qui réfléchit ſoit un animal dépravé* ; d'où il s'enſuivrait en bonne logique que la vertu eſt impoſſible. Un ignorant, un ſot complet, n'eſt pas plus ſuſceptible de vertu qu'un cheval ou qu'un ſinge ; vous

n'avez certes jamais vu cheval vertueux, ni ſinge vertueux. Quoique maître Aliboron tienne que votre proſe eſt une proſe *brûlante*, le public ſe plaint que vous n'avez jamais fait un bon ſillogiſme. Ecoutez Docteur Panſophe ; la bonne Xantippe grondait ſans ceſſe, & vigoureuſement contre la philoſophie & la raiſon de Socrate ; mais la bonne Xantippe était une folle, comme tout le monde ſait. Corrigez-vous.

Illuſtre Panſophe ! La rage de blâmer vos contemporains vous fait louer à leurs depens des ſauvages anciens & modernes ſur des choſes qui ne ſont point du tout louables.

Pourquoi, s'il vous plait, faites-vous dire à Fabricius, que *le ſeul talent digne de Rome eſt de conquérir la terre*, puiſque

les conquêtes des Romains, & les conquêtes en géneral ſont des crimes, & que vous blâmez ſi fortement ces crimes dans votre plan ridicule d'une paix perpetuelle. Il n'y a certainement pas de vertu à *conquérir la terre*. Pourquoi, s'il vous plaît, faites-vous dire à Curius, comme une maxime reſpectable, *qu'il aimait mieux commander à ceux qui avaient de l'or, que d'avoir de l'or?* C'eſt une choſe en elle-même indifférente d'avoir de l'or; mais c'eſt un crime de vouloir, comme Curius, commander injuſtement à ceux qui en ont. Vous n'avez pas ſenti tout cela, Docteur Panſophe, parce que vous aimez mieux faire de bonne proſe que de bons raiſonnemens. Reprenez vous de cette mauvaiſe morale, & apprenez la logique.

Mon ami Jean Jacques, ayez de

la bonne foi. Vous qui attaquez ma religion, dites-moi, je vous prie, quelle eſt la vôtre. Vous vous donnez avec votre modeſtie ordinaire pour le reſtaurateur du Chriſtianiſme en Europe; vous dites que *la religion décréditée en tout lieu avoit perdu ſon aſcendant juſques ſur le peuple &c.* Vous avez en effet décrié les miracles de Jeſus, comme l'abbé de Prades, pour rélever le crédit de la religion. Vous avez dit que l'on ne pouvoit s'empêcher de croire l'Evangile de Jeſus, parcequ'il étoit incroyable : ainſi Tertulien diſait hardiment, qu'il était ſûr que le fils de Dieu était mort, parceque cela était impoſſible : *Mortuus eſt Dei Filius ; hoc certum eſt quia impoſſibile.* Ainſi par un raiſonnement ſimilaire, un géométre pourroit dire, qu'il eſt évi-

dent que les trois angles d'un triangle ne ſont pas égaux à deux droits, parcequ'il eſt évident qu'ils le ſont. Mon ami Jean Jacques apprenez la logique, & ne prenez pas, comme Alcibiade, les hommes pour autant de têtes de choux.

C'eſt ſans contredit un fort grand malheur de ne pas croire à la réligion Chrétienne, qui eſt la ſeule vraie entre mille autres qui prétendent auſſi l'être : toutefois celui qui a ce malheur peut & doit croire en Dieu. Les fanatiques, les bonnes femmes, les enfans & le Docteur Panſophe ne mettent point de diſtinction entre l'Athée & le Déiſte. O Jean Jacques ! vous avez tant promis à Dieu & à la vérité de ne pas mentir ; pourquoi mentez-vous contre votre conſcience ? Vous êtes, à ce que vous

dites, *le ſeul auteur de votre ſiécle & de pluſieurs autres, qui ait écrit de bonne foi.* Vous avez écrit ſans doute de bonne foi que *la loi Chrétienne eſt, au fond, plus nuiſible qu'utile à la forte conſtitution d'un Etat*; que *les vrais Chrétiens ſont faits pour être eſclaves & ſont lâches*; qu'il ne faut pas apprendre le Catéchiſme aux enfans, parcequ'ils n'ont pas l'eſprit de croire en Dieu, &c. Demandez à tout le monde ſi ce n'eſt pas le Déiſme tout pur; dont vous êtes Athée ou Chrétien comme les Déiſtes, ainſi qu'il vous plaira; car vous êtes un homme inexplicable. Mais encore une fois apprenez la Logique, & ne vous faites plus bruler mal-à-propos. Reſpectez, comme vous le devez, des honnêtes gens, qui n'ont pas du tout envie d'être Athées, ni mauvais Rai-

ſonneurs, ni Calomniateurs. Si tout Citoyen oiſif eſt un fripon, voyez quel titre mérite un Citoyen fauſſaire, qui eſt arrogant avec tout le monde, & qui veut être poſſeſſeur excluſif de toute la Religion, la vertu & la raiſon qu'il y a en Europe. *Væ miſero! lilia nigra videntur, pallenteſque roſæ.* Soyez Chrétien, Jean Jacques, puiſque vous vous vantez de l'être à toute force; mais, au nom du bon ſens & de la vérité, ne vous croyez pas le ſeul *Maître en Iſraël.*

Docteur Panſophe, ſoyez modeſte, s'il vous plaît; autre leçon importante. Pourquoi dire à l'Archevêque de Paris que vous êtes *né avec quelques talens?* Vous n'êtes sûrement pas né avec le talent de l'humilité ni de la juſteſſe d'eſprit. Pourquoi dire au public que vous avez refuſé

l'éducation d'un Prince, & avertit fièrement qu'il appartiendra, de ne pas vous faire dorénavant de pareilles propoſitions ? Je crois que cet avis au Public eſt plus vain qu'utile : quand même Diogène, une fois connu, dirait aux paſſans, *achetez votre Maître*, on le laiſſerait dans ſon tonneau avec tout ſon orgueil & toute ſa folie. Pourquoi dire que la mauvaiſe *profeſſion de Foi* du Vicaire Allobroge *eſt le meilleur écrit qui ait paru dans ce ſiecle ?* Vous mentez fièrement, Jean Jacques : un bon Ecrit eſt celui qui éclaire les hommes & les confirme dans le bien ; & un mauvais écrit eſt celui qui épaiſſit le nuage qui leur cache la vérité, qui les plonge dans de nouveaux doutes, & les laiſſe ſans principes. Pourquoi répéter continuellement avec une arro-

gance ſans exemple, que vous bravez vos *ſots Lecteurs* & le *ſot Public ?* Le public n'eſt pas ſot: il brave à ſon tour la démence qui vit & médit à ſes dépens. Pourquoi ô Docteur Panſophe ! dites-vous bonnement, *Qu'un Etat ſenſé aurait élevé des Statues à l'Auteur d'Emile* ? C'eſt que l'Auteur d'Emile eſt comme un enfant, qui, après avoir ſoufflé des boules de ſavon, on fait des ronds en crachant dans un puits, ſe regarde comme un Etre très important. Au reſte, Docteur, ſi on ne vous a pas élevé des ſtatues, on vous a gravé ; tout le monde peut contempler votre viſage & votre gloire au coin des rues. Il me ſemble que c'en eſt bien aſſez pour un homme qui ne veut pas être philoſophe, & qui en effet ne l'eſt pas. *Quàm pulchrum eſt digito monſtrari, &*

diciter, *hic eſt!* Pourquoi mon ami Jean Jacques vante-t-il à tout propos ſa vertu, ſon mérite & ſes talens? C'eſt que l'orgueil de l'homme peut devenir auſſi fort que la boſſe des chameaux de l'Idumée, ou que la peau des Onagres du deſert. Jeſus diſoit qu'il étoit *doux & humble de cœur*: Jean Jacques, qui prétend être ſon écolier, mais un écolier mutin qui chicane ſouvent avec ſon maître, n'eſt ni doux ni humble de cœur. Mais ce ne ſont pas là mes affaires. Il pourrait cependant apprendre que le vrai mérite ne conſiſte pas à être ſingulier, mais à être raiſonnable. L'Allemand Corneille Agrippa a abboyé long-tems avant lui contre les ſciences & les ſavans; malgré cela il n'était point du tout un grand homme.

Docteur Panſophe, on m'a dit

que vous vouliez aller en Angleterre. C'eſt le pays des belles Femmes & des bons Philoſophes. Ces belles Femmes & ces bons Philoſophes ſeront peut-être curieux de vous voir, & vous vous ferez voir. Les Gazetiers tiendront un regiſtre exact de tous vos faits & geſtes, & parleront du grand Jean Jacques, comme de l'éléphant du Roi & du zébre de la Reine; car les Anglais s'amuſent des productions rares de toutes eſpèces, quoiqu'il ſoit rare qu'ils eſtiment. On vous montrera au doigt à la Comédie ſi vous y allez; & on dira, le voilà cet éminent génie, qui nous reproche de n'avoir pas un *bon naturel*, & qui dit que les ſujets de Sa Majeſté ne ſont pas libres! C'eſt là ce Prophête du lac de Genève, qui a prédit au verſet 45e. de ſon Apocalypſe

nos malheurs & notre ruine, parce que nous ſommes riches. On vous examinera avec ſurpriſe depuis les pieds juſqu'à la tête, en réfléchiſſant ſur la folie humaine. Les Anglaiſes, qui ſont, vous dis-je, très-belles, riront lorſqu'on leur dira que vous voulez que les femmes ne ſoient que des femmes, des femelles d'animaux, qu'elles s'occupent uniquement du ſoin de faire la cuiſine pour leurs maris, de racommoder leurs chemiſes, & de leur donner, dans le ſein d'une vertueuſe ignorance, du plaiſir & des enfans. La belle & ſpirituelle Ducheſſe d'A....r, Myladis de... de... de... leveront les épaules, & les hommes vous oublieront en admirant leur viſage & leur eſprit. L'ingénieux Lord W... e, le ſavant Lord L...n, les Philoſophes Mylord C...

C...d, le Duc du G...n, Sir F-x, Sir C...d, & tant d'autres, jetteront peut-être un coup d'œil ſur vous, & iront de-là travailler au bien public ou cultiver les belles-lettres, loin du bruit & du peuple, ſans être pour cela des animaux depravés. Voilà, mon ami Jean Jacques, ce que j'ai lu dans le grand livre du deſtin; mais vous en ſerez quitte pour mépriſer ſouverainement les Anglais, comme vous avez mepriſé les Français, & votre mauvaiſe humeur les fera rire. Il y aurait cependant un parti à prendre pour ſoutenir votre crédit, & vous faire, peut-être, à la longue élever des ſtatues : ce ſerait de fonder une Egliſe de votre religion, que perſonne ne comprend; mais ce n'eſt pas là une affaire. Au lieu de prouver votre miſſion par des miracles, qui

vous déplaiſent, ou par la raiſon que vous ne connaiſſez pas, vous en appellerez au ſentiment intérieur, à cette voix divine qui parle ſi haut dans le cœur des illuminés, & que perſonne n'entend. Vous deviendrez puiſſant en œuvres & en paroles comme George Fox, le Reverend Whitfield, &c. ſans avoir à craindre l'animadverſion de la Police, car les Anglais ne puniſſent point ces folies-là. Après avoir prêché & exhorté vos diſciples, dans votre ſtyle apocalyptique, vous les menerez brouter l'herbe dans Hyde Park, ou manger du gland dans la forêt de windſor, en leur recommandant toutefois de ne pas ſe battre comme les autres Sauvages, pour une pomme ou une racine, parce que la Police *corrompue* des Européens ne vous permet

pas de ſuivre votre ſyſtême dans toute ſon étendue. Enfin lorſque vous aurez conſommé ce grand ouvrage, & que vous ſentirez les approches de la mort, vous vous traînerez à quatre pattes dans l'aſſemblée des bêtes, & vous leur tiendrez, ô Jean Jacques! le langage ſuivant.

„ Au nom de la ſainte vertu. „ *Amen*. Comme ainſi ſoit, mes „ Freres, que j'ai travaillé ſans „ relache à vous rendre ſots & „ ignorans, je meurs avec la con„ ſolation d'avoir reuſſi, & de „ n'avoir point jetté mes paroles „ en l'air. Vous ſavez que j'ai „ établi des cabarets pour y „ noyer votre raiſon, mais point „ d'Académie pour la cultiver ; „ car encore une fois, un ivro„ gne vaut mieux que tous les „ Philoſophes de l'Europe. N'ou„ bliez jamais mon hiſtoire du

„ regiment de St. Gervais dont
„ tous les Officiers & les soldats
„ ivres dansoient avec édification
„ dans la place publique de Genè-
„ ve, comme un saint Roi juif
„ dansa autrefois devant l'Ar-
„ che. Voilà les honnêtes gens. Le
„ vin & l'ignorance sont le som-
„ maire de toute la sagesse. *Les*
„ *hommes sobres sont foux* : les
„ ivrognes sont francs & ver-
„ tueux. Mais je crains ce qui peut
„ arriver ; c'est-à-dire, que la
„ science, cette mere de tous les
„ crimes & de tous les vices, ne
„ se glisse parmi vous. L'ennemi
„ rôde autour de vous ; il a la
„ subtilité du serpent & la force
„ du lion ; il vous menace. Peut-
„ être, hélas ! bientôt le luxe,
„ les arts, la philosophie, la
„ bonne chere, les auteurs, les
„ perruquiers, les prêtres & les
„ marchandes de mode vous em-

„ poiſonneront & ruineront mon
„ ouvrage. O ſainte vertu ! dé-
„ tourne tous ces maux. Mes
„ petits enfans, obſtinez-vous
„ dans votre ignorance & votre
„ ſimplicité ; c'eſt-à-dire, ſoyez
„ toujours, vertueux, car c'eſt
„ la même choſe. Soyez attentifs
„ à mes paroles : que ceux qui
„ ont des oreilles entendent. Les
„ mondains vous ont dit : *Nos*
„ *inſtitutions ſont bonnes ; elles*
„ *nous rendent heureux :* & moi
„ je vous dis que leurs inſtitu-
„ tions ſont abominables & les
„ rendent malheureux. Le vrai
„ bonheur de l'homme eſt de vi-
„ vre ſeul, de manger des fruits
„ ſauvages, de dormir ſur la terre
„ nue ou dans le creux d'un ar-
„ bre, & de ne jamais penſer.
„ Les mondains vous ont dit :
„ *Nous ne ſommes pas des bêtes*
„ *feroces, nous faiſons du bien à*

„ *nos ſemblables* ; *nous puniſſons*
„ *les vices*, *& nous nous aimons les*
„ *uns & les autres* : & moi je vous
„ dis que tous les Européens
„ ſont des bêtes féroces ou des
„ fripons ; que toute l'Europe
„ ne ſera bien-tôt qu'un affreux
„ déſert ; que les mondains ne
„ font du bien que pour faire du
„ mal ; qu'ils ſe haiſſent tous &
„ qu'ils récompenſent le vice. *O*
„ *ſainte vertu* ! Les mondains
„ vous ont dit : *Vous êtes des foux* ;
„ *l'homme eſt fait pour vivre en*
„ *ſociété*, *& non pour manger du*
„ *gland dans les bois* : & moi je
„ vous dis que vous êtes les ſeuls
„ ſages, & qu'ils ſont fous &
„ méchans : l'homme n'eſt pas
„ plus fait pour la ſocieté, qui
„ eſt néceſſairement l'école du
„ crime, que pour aller voler ſur
„ les grands chemins. O mes pe-
„ tits enfans, reſtez dans les

„ bois, c'eſt la place de l'homme :
„ *ô ſainte vertu !* Emile, mon
„ premier diſciple, eſt ſelon mon
„ cœur ; il me ſuccédera. Je lui
„ ai appris à lire, & à écrire, &
„ à parler beaucoup ; c'en eſt
„ aſſez pour vous gouverner. Il
„ vous lira quelquefois la Bible,
„ l'excellente hiſtoire de Robin-
„ ſon Cruſoé, & mes ouvrages,
„ il n'y a que cela de bon. La
„ religion que je vous ai donnée
„ eſt fort ſimple : Adorez un
„ Dieu ; mais ne parlez pas
„ de lui à vos enfans ; attendez
„ qu'ils devinent d'eux mêmes
„ qu'il y en a un. Fuyez les mé-
„ decins des ames comme ceux
„ des corps ; ce ſont des char-
„ latans ; quand l'ame eſt mala-
„ de, il n'y a point de guériſon
„ à eſpérer, parce que j'ai dit
„ clairement que le retour à la

„ vertu eſt impoſſible : cependant
„ les Homelies éloquentes ne
„ ſont pas inutiles ; il eſt bon de
„ deſeſperer les méchans, & de
„ les faire ſécher de honte ou de
„ douleur en leur montrant la
„ beauté de la vertu, qu'ils ne
„ peuvent plus aimer. J'ai cepen-
„ dant dit le contraire dans d'au-
„ tres endroits ; mais cela n'eſt
„ rien. Mes petits enfans, je
„ vous repete encore ma grande
„ leçon : banniſſez d'entre vous
„ la raiſon & la philoſophie,
„ comme elles ſont bannies de
„ mes livres. Soyez machinale-
„ ment vertueux ; ne penſez
„ jamais, ou que très-rarement ;
„ rapprochez-vous ſans ceſſe de
„ l'état des bêtes qui eſt votre
„ état naturel. A ces cauſes, je
„ vous recommande la *ſainte*
„ *vertu.* Adieu, mes petits

„enfats; je meurs. Que Dieu „vous ſoit en aide ! *Amen*„.

Docteur Panſophe, écoutez à préſent ma profeſſion de foi; vous l'avez rendu néceſſaire : la voici telle que je l'offrirais hardiment au public, qui eſt mon juge & le vôtre.

J'adore un Dieu créateur, intelligent, vengeur & rémunerateur; Je l'aime, & le ſers le mieux que je puis dans les hommes mes ſemblables & ſes enfans : O Dieu ! qui vois mon cœur & ma raiſon, pardonne-moi mes offenſes, comme je pardonne celles de Jean Jacques Panſophe, & fais que je t'honore toujours dans mes ſemblables.

Pour le reſte, je crois qu'il fait jour en plein midi, & que les aveugles ne s'en apperçoivent point. Sur ce, grand Docteur

Panſophe, je prie Dieu qu'il vous ait en ſa ſainte garde, & ſuis philoſophiquement votre ami & ſerviteur.

V***.

FIN.